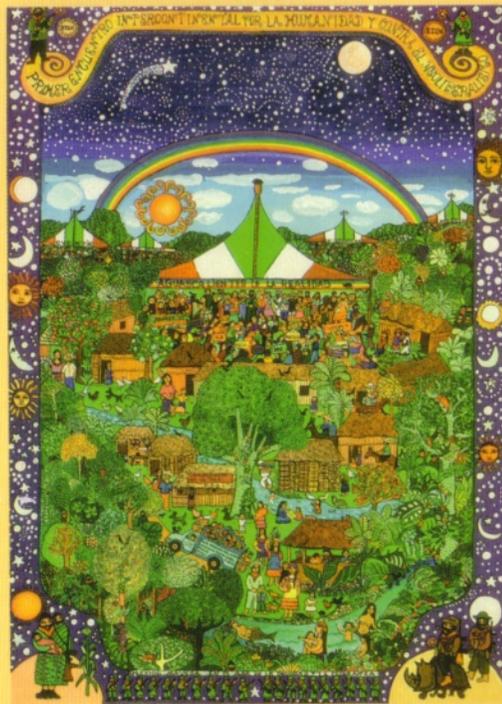


BASCHET
LA RÉBELLION
ZAPATISTE



Champs
Flammarion

Coupable. Les féministes l'accusent d'être macho. Coupable. Les communistes l'accusent d'être anarchiste. Coupable. Les anarchistes l'accusent d'être orthodoxe. Coupable (...) Les réformistes l'accusent d'être ultra. Coupable. Les ultras l'accusent d'être réformiste. Coupable. L'"avant-garde" historique l'accuse d'en appeler à la société civile et non au prolétariat. Coupable. La société civile l'accuse de perturber sa tranquillité. Coupable (...) Les sérieux l'accusent d'être blagueur. Coupable. Les blagueurs l'accusent d'être sérieux. Coupable. Les adultes l'accusent d'être un enfant. Coupable. Les enfants l'accusent d'être un adulte. Coupable. Les théoriciens l'accusent d'être pratique. Coupable. Les praticiens l'accusent d'être théorique. Coupable...»

Le rire aussi a sa place dans l'expérience zapatiste. Concluant la Rencontre continentale américaine de 1996, Marcos accepte certaines critiques dont les zapatistes furent alors l'objet et indique : « Le message d'inauguration a satisfait certains et a préoccupé les autres. L'exposé de Durito a dérangé les uns et a rappelé aux autres que ces zapatistes ont les avions, les hélicoptères et les tanks sur le dos mais qu'ils savent rire et se regarder dans le miroir avec humour. Car nous autres nous pensons que cette idée de faire un monde nouveau est une chose très sérieuse et que, si nous ne rions pas, ce qui va sortir de tout ça c'est un monde si carré qu'il n'y aura aucun moyen d'en faire le tour » (7 avril 1996). Ainsi, le rire n'est pas seulement le dévouement passager de qui a besoin de respirer de temps à autre avant de replonger la tête sous l'eau. Le rire est un moyen indispensable à la réalisation de la

tâche la plus sérieuse qui soit : construire un monde neuf. Le rire et l'humour sont les formes mêmes de l'expérience sans lesquelles cet objectif fondamental est voué à demeurer inaccessible. À travers de telles affirmations, le zapatisme s'efforce de dépasser la vision traditionnelle du militantisme révolutionnaire, vécue dans la plus puritaine austérité morale, dans le renoncement total de l'individu et son sacrifice sur l'autel de la cause. Certes, les zapatistes sont capables d'accorder plus de valeur au projet collectif qu'à leur propre vie et assument l'horizon du sacrifice, fréquemment rappelé et inscrit dans la devise que l'Ezln emprunte au héros de l'Indépendance, Vicente Guerrero (« Vivre pour la patrie ou mourir pour la liberté »). Mais ils savent tout autant s'en distancier, afin d'éviter que l'héroïsme et le don annoncé de son propre sang ne servent de base au pouvoir séparé de l'organisation et de ses dirigeants (« Nous ne possédons pas cette aspiration à la mort ; nous n'aspérons pas à ce que notre sang fertilise le chemin de la libération du Mexique. Nous préférons le fertiliser avec notre vie (...) Notre mort n'est pas indispensable pour que le Mexique soit libre, et nous allons faire tout notre possible pour ne pas mourir et que le Mexique soit libre », RZ).

Si le rire est le propre de l'homme (et de la révolution), les zapatistes font aussi place à l'amour. De ce sentiment (et de sa contrepartie, la haine), Marcos n'hésite pas à parler. Il le fait presque toujours en termes généraux, par exemple lorsqu'il offre, en un texte qui imbrique le sentiment intime et l'esprit de la lutte politique, ce conseil : « Tenter vraiment de changer et d'être meilleur, chaque jour, chaque soir, chaque

IV

Autonomie des lieux
et nouvel universalisme

(Vers une nouvelle conception de la spatialité?)

« Une société émancipée ne serait pas un État unitaire, mais la réalisation de l'universel dans la réconciliation des différences. Aussi une politique qu'intéresserait encore sérieusement une telle société devrait-elle éviter de propager – même en tant qu'idée – la notion d'égalité abstraite des hommes. Elle devrait au contraire attirer l'attention sur la piètre égalité actuelle (...) et concevoir un meilleur régime, à savoir des hommes pouvant affirmer leur différence sans peur. »

Th. Adorno, *Minima Moralia*, 66.

Qu'est-ce donc que l'Ezln : une organisation chiapanèque et indigène ? Un mouvement national, comme le revendique son nom ? Un retour de l'internationalisme ? Probablement ces trois aspects à la fois, mais aucun d'entre eux proprement dit. L'une des originalités de l'Ezln est précisément sa capacité à articuler ces différentes perspectives. Pour analyser comment les zapatistes parviennent à mettre en œuvre un tel entrelacement des appartenances locales et ethniques, de la

revendication nationale et du souci planétaire, il faudra prendre à nouveau en compte le contexte de la globalisation fragmentée du néolibéralisme ; et on sera conduit à des interrogations générales sur la spatialité et la question des lieux, puis finalement sur la possibilité d'esquisser un universalisme rénové.

Revendications indigènes et autonomie

Comptant la plus forte population indigène d'Amérique (en valeur absolue), le Mexique est un pays multiculturel et multiethnique (on y dénombre pas moins de 56 langues indigènes). Comme dans tout le continent, cette situation résulte de la conquête et de la colonisation européennes, qui provoquèrent un des pires génocides (à la fois volontaire et involontaire) de l'histoire de l'humanité et détruisirent les civilisations indigènes. Quant au Mexique devenu indépendant, ses dirigeants se perdirent en confrontations idéologiques, les uns se proposant d'asseoir la nouvelle nation sur les valeurs de la culture européenne transplantée durant l'époque coloniale, tandis que les autres revendiquaient les civilisations préhispaniques comme base de la grandeur nationale. Mais tous s'efforcèrent d'oublier les indigènes contemporains, ou de les massacrer quand ceux-ci se révoltaient, victimes au XIX^e siècle d'un processus d'expropriation des terres communales bien plus intense encore que durant l'époque coloniale. Après la révolution de 1910-1920, qui restitua aux communautés une partie de leurs biens, l'indigénisme prit son essor, sous forme d'un projet intégrateur qui visait

JÉRÔME BASCHET
LA RÉBELLION ZAPATISTE
Nouvelle postface (2005)

1^{er} janvier 1994. Dans le sud du Mexique surgit un mouvement politique absolument neuf. Ce soulèvement de paysans indiens a pour porte-parole le sous-commandant Marcos, dont les messages circulent sur tous les continents. Leur combat pour la justice sociale et la diversité culturelle s'adresse aux plus démunis mais aussi à tous ceux qui résistent à l'ordre néo-libéral.

Au-delà du folklore et du remue-ménage médiatique, le zapatisme ouvre la voie à une autre pensée révolutionnaire. S'il conteste le capitalisme tout-puissant, c'est en prenant ses distances à l'égard des doctrines de Lénine ou de Che Guevara. Entre les « lendemains qui chantent » et le désenchantement postmoderne, entre l'intolérance identitaire et la dissolution des cultures, il met en place une nouvelle pensée critique. 1989 marquait l'écroulement des forteresses dogmatiques. 1994 apparaît comme l'amorce d'une mobilisation mondiale, dont Seattle sera l'une des grands étapes.

Étude approfondie des idées et des valeurs du zapatisme, ce livre est aussi une mise en perspective de ses apports et de ses stratégies au Mexique et dans le monde.

Auteur de La Civilisation féodale (Aubier, 2004) et de Le Sein du père. Abraham et la paternité dans l'Occident médiéval (Gallimard, 2000), Jérôme Baschet est maître de conférences à l'École des hautes études en sciences sociales. Il enseigne aussi à San Cristóbal de Las Casas, au Chiapas.

Couverture :
*Rencontre intercontinentale pour l'humanité
et contre le néolibéralisme (1996).*
© Beatriz Aurora.

Catégorie G

FH 0140



www.editions.flammarion.com